

Voix et voie: quelle identité pour quel locuteur?**Abdelnour BENZAOUZ**

Université de Mostaganem, benazzouzuniv@gmail.com

Soumis le: 18/04/2016

Révisé le: 14/05/2017

Accepté le: 19/09/2017

Résumé

Nous cherchons dans cette contribution à confronter une parole de locuteurs dans un contexte social précis (la ville de Mostaganem) à un positionnement théorique en analyse du discours (Jeanne-Marie Barbéris), où il est concrètement question de vérifier le postulat selon lequel le sujet-locuteur, engagé dans un contexte de conversation artificielle (le cas de l'interview sociolinguistique) ne peut être que «polyphonique», c'est-à-dire traversée par plusieurs sources énonciatives, auxquelles il fait appel, pour faire passer «du discours» selon aussi le contexte de parole, ainsi que les interlocuteurs impliqués dans l'échange verbal.

Mots-clés: Locuteur, parole, dialogisme, asymétrie, enquêteur.

الصوت والنهج أية هوية لأي متحدث**ملخص**

نسعى في هذا الإسهام إلى مواجهة كلمة المتحدثين في سياق اجتماعي محدد (مدينة مستغانم) إلى وضع نظري في تحليل الخطاب (جين ماري باربيريس)، حيث يكون من المهم بشكل ملموس التحقق من الفريضة التي بموجبها لا يمكن أن يكون المتكلم ذو الصلة، والمشارك في سياق المحادثة المصطنعة (حالة المقابلة اللغوية الاجتماعية) إلا "مجسما"، أي أنه يتم عبوره من قبل العديد من المصادر غير المعلنة، التي يستخدمها، لتمرير "الخطاب" وفقا لسياق الكلام فضلا عن المتحاورين المشاركين في التبادل اللفظي.

الكلمات المفاتيح: متحدث، كلام، حوار، عدم تماثل، محقق.

Voice and way: what identity for which speaker?**Abstract**

We look for this contribution to convey a word of speech in a social context (Mostaganem) to an analysis of the theory and analysis of Jeanne-Marie Barbéris, which is a definite question of verifying the postulate according to the quel A subject-locator, engaged in a contexts of conversation artificial (the subject of the interlocutorial interview) can not be polyphonic that is traversed by various sources of communication, as well as the appeal, to make the passage of your discourse according to the contexts of speech as well as the interlocutors implicit in the verbal exchange.

Key words :Speaker, speech, dialogism, asymmetry, investigator.

Auteur correspondant: Abdelnour BENZAOUZ, benazzouzuniv@gmail.com

«*La situation de l'interview sociolinguistique introduit un certain nombre de spécificités dans l'échange verbal, qui interdisent à l'analyste de comparer ce type de données aux interactions informelles, aux conversations. On en soulignera une en particulier : l'écart, voire le conflit, entre les deux espaces discursifs où s'inscrivent les deux parties en présence : enquêteur(s) et enquêté(s)*»⁽¹⁾

Introduction:

Mon intérêt est naturellement centré sur la relation entre les discours et les personnes concernées (qui parle et qui écoute?), mais plus spécifiquement, comment se traduit en discours cette *écoute* respective sur le deuxième pôle de l'énonciation l'enquêté. Partant de l'idée que l'acception du mot *discours*, thème central de cette intervention, divise les théoriciens de la linguistique, tant cette notion revêt une signification polysémique et des frontières pas toujours stables, le mot et son univers sémantique seront appréhendés dans ce contexte d'étude précis, dans la mesure où ils réfèrent à la conversation envisagée comme énonciation, c'est-à-dire comme un ensemble d'énoncés investis dans une logique interactive⁽²⁾, où le sens n'est jamais donné au préalable, mais construit entre deux pôles : le destinataire et le destinataire, en d'autres termes, l'*enquêteur* et l'*enquêté*; acteurs langagiers qui vont s'inscrire nécessairement dans une logique de négociation de mots, de sens et de significations tout au long de l'échange verbal, d'où l'existence de phénomènes comme le Dialogisme de Bakhtine⁽³⁾, phénomènes qui intéressent en premier lieu l'analyse du discours.

Cette dernière, en proposant une nouvelle lecture du fait linguistique, avait peine à s'imposer, comme discipline et comme approche d'analyse des productions langagières et lui fallait ainsi une légitimité d'existence dans le flux des disciplines, écoles et autres tendances qui avaient toutes pour objet d'étude l'analyse de la langue⁽⁴⁾, puisque l'idée qu'on pouvait étudier la production de sens en contexte, en relation avec «*ses déterminations sociales et de l'espace discursif où elle situe ses positionnements*»⁽⁵⁾ constituait une rupture et un point de conflit marquant avec les linguistiques de la langue. Partant d'un concept central qui est la notion de «textualité»⁽⁶⁾ qui concerne autant l'oral que l'écrit, l'Analyse du discours, tisse le lien, qu'elle juge nécessaire par ailleurs, entre productions langagières et contexte social, et montre que le discours n'est qu'interdiscours⁽⁷⁾ c'est-à-dire que tout discours est hétérogène, que le «Moi» qui s'y déploie n'est jamais authentique, mais traversé de références au discours et à la norme de l'autre: «*Toute parole du «je» est habitée par l'image et les paroles du «tu».*»⁽⁸⁾

L'A.D s'appuie essentiellement sur une démarche empirique qui privilégie l'observation des données, toujours mises en relation avec le sens et comment est structuré le discours que l'on analyse. D'autre part, cette approche relève d'une linguistique de terrain et reste dépendante des méthodes de collecte choisies et surtout par qui cette collecte a été effectuée puisque «*Le linguiste n'aura pas le même regard sur les discours, selon que lui-même y a participé, ou qu'il a simplement auditionné/visionné des données déjà constituées.*»⁽⁹⁾

1-Le français en contexte : l'aire algérienne

Un constat que tirent Y. Derradji et A. Queffélec à propos de la langue française, est que cette dernière jouit après l'indépendance de l'Algérie d'un statut privilégié par rapport aux autres langues en présence «y compris l'arabe moderne» et pour cause, cette langue: «*(...) a marqué profondément l'inconscient de plusieurs générations d'Algériens parce que sa diffusion a été le prolongement logique de la domination coloniale et des divers politiques linguistiques et culturelles mises en place à partir de 1830 en substitution à la langue et à la culture arabes*»⁽¹⁰⁾. Cette politique «coloniale» a donc fait du français «*la première langue étrangère à jouir d'un statut de langue véhiculaire, d'idiome de grande communication et de medium de fonctionnement des institutions de l'Etat algérien, plus particulièrement de l'école algérienne devenue le lieu privilégié de sa diffusion*»⁽¹¹⁾. Après l'indépendance, les choses ont changé, et cette langue, reléguée désormais au rang (secondaire) de langue «étrangère», s'est vue concurrencée par la langue arabe consacrée depuis langue nationale par les textes officiels.

Mais la volonté politique n'a pas réussi à imposer la langue arabe comme langue véhiculaire puisque: «*Ce statut officiel reste absolument théorique et fictif: en effet, jusque dans les années 1970, le champ linguistique se caractérise par une forte prééminence de l'usage de la langue française; celle-ci reste dominante dans les institutions administratives et économiques marquées profondément par la francophonie et les traditions de gestion héritées de l'administration coloniale*»⁽¹²⁾

Yacine Derradji estime de plusieurs millions (8 millions environ) pour le nombre de locuteurs maîtrisant et parlant la langue française. Mais il faut ajouter à ce nombre l'effectif de la population scolarisée (le français intervient comme langue étrangère d'apprentissage dès la troisième année du cycle primaire en Algérie), le nombre de journaux qui paraissent en langue française, les placards publicitaires, les enseignes commerciales, les documents et imprimés; tout cela augmente en réalité le nombre de locuteurs algériens «*possédant une certaine compétence linguistique de cette langue*»⁽¹³⁾

2-Une enquête:

Par le biais de la technique de l'interview semi-directive, une enquête a été menée avec un (seul) invariant adopté: Que les interviewés soient (tous) adultes et francophones et habitants de la ville de Mostaganem⁽¹⁴⁾. L'objectif explicite de cette enquête était celui de susciter du discours en *français*, à travers le procédé d'hétéro-énonciation (la désignation de l'autre) avec une seule grande question (la plus large et la moins orientée possible de manière à faire parler le sujet-enquêté au maximum) qui a constitué notre guide d'entretiens:

a-Comment-voyez-vous la composante sociale de la ville? Est-ce que vous pouvez nous en parler?

3-Une hypothèse de départ:

Le sujet-locuteur interviewé, (c'est-à-dire engagé dans un processus d'échange verbal avec une autre personne: l'enquêteur) dans son/ses choix énonciatifs, qu'il choisisse de s'exprimer en «je», se cache derrière un «nous», entretient le flou ou l'ambiguïté avec un «on» ou adopte du «ils» en rejetant du discours, cherche, selon la théorie du Dialogisme (Barbérís, Bakhtine) à exprimer voire à souligner des positionnements qui sont, «*autant de manière de gérer du discours*»⁽¹⁵⁾, et cette gestion particulière du discours se traduit, et c'est là un phénomène observé, soit par «*(...) la soumission totale à la parole de l'enquêteur*», ou bien par «*l'occupation dense du territoire de la parole*»⁽¹⁶⁾. Ces positionnements énonciatifs renseignent plus spécifiquement de notre point de vue, dans le cas de l'aire maghrébine⁽¹⁷⁾, sur de fortes postures socio-identitaires; en d'autres termes, que le choix de parler en «je» ou en «nous» contribue *nécessairement* à façonner l'identité et les représentations sociales de celui qui les emploie, mais aussi ces choix participent à fabriquer et à signaler dans certains cas une voire des identités communautaires à l'intérieur de l'espace urbain mostaganémois.

4-Résultats et lecture:

Nous donnons à travers ce tableau récapitulatif, quelques pourcentages concernant l'utilisation des pronoms pour mieux faire voir leur fréquence d'utilisation chez les différents enquêtés interviewés:

Tableau n°1
Pronoms mobilisés par chiffres et pourcentages
(Selon les postulats de l'Analyse du Discours)

Pronom mobilisé	Utilisation en pourcentages	Distance par rapport au discours
Je	08%	assumé
Nous	42%	assumé/rejeté
On	18%	rejeté

Tu	40%	rejeté
Il/ils	06%	rejeté

5-Commentaires:

Une lecture liminaire du tableau montre, que tous les enquêtés ne mobilisent pas les mêmes pronoms de l'énonciation, ni avec la même fréquence d'usage. Les pourcentages indiquent que les choix énonciatifs se concentrent majoritairement autour de deux pronoms: le «nous» et le «on»⁽¹⁸⁾, avec une tendance plus prononcée pour l'emploi du «nous» (42%); alors qu'on note une faible sollicitation des pronoms «je» et «il/ils» (respectivement 08% et 06% de pourcentage d'utilisation). Cela souligne d'emblée une prise en charge plus affichée voire assumée de la parole (et du discours) chez l'enquêté mostaganémois qui n'hésite pas manifestement à se positionner aussi clairement sur un plan social et sociétal à la fois en revendiquant par là des postures (très) identitaires; ce que nous allons tenter de voir dans ce qui suit à travers l'exemple de cas de pronoms mobilisés dans le discours de ce/ces locuteurs individuels tant autant que collectif(s) semble-il.

5-1-Scénario du «nous»⁽¹⁹⁾:

Pour ce premier positionnement énonciatif, je relève deux scénarios voire deux modalités d'utilisation:

a-Un premier type/emploi du *nous* qui signale une appartenance communautaire.

b-Un second type/emploi du *nous* qui renvoie à une (supposée) neutralité du discours.

5-1-1-Scénario du «nous» communautaire ou de la communauté:

Quelques échantillons de discours sont proposés ici:

«*Nous on dit des familles(...) euh(...) familles mostaganémoises c'est-à-dire typiques.*»(L)

«*Nous on les appelle les familles nobles, c'est eux les citadins (...) nous, en dialectal, c'est-à-dire dans notre langue parlée, on dit... les citadins.*»(A)

«*Oui, oui, nous sommes (...) nous appartenons à une certaine catégorie de citoyens c'est-à-dire qui ont été peut être bien initié au français et qui maîtrise ce français là*»(B)

«*Nous avons été à la bonne école primaire française.*»(A)

«*C'est-à-dire on l'a dit, le français, nous l'avons appris par l'école primaire.*»(A).

On observe à travers cette première série de discours, une mise en avant quasi-systématique du pronom énonciatif (*nous*) à valeur communautaire; une mise en avant qui, dans un premier temps précède et annonce du *discours*, où on relève aussi, dans un second temps une signalisation identitaire à deux niveaux:

1-Celle de chaque enquêté (identité individuelle): un habitant «citadin» «de la ville» qui s'arroge le pouvoir de catégoriser les habitants à l'intérieur de l'espace urbain du fait même qu'il se réclame (implicitement) lui-même comme citadin ou représentant une forme de citoyenneté⁽²⁰⁾.

2-Celle du groupe social d'appartenance (identité collective): en faisant appel au *nous* de la collectivité, certains enquêtés s'expriment ainsi sous le sceau d'une communauté sociale, qui va leur conférer (de leur point de vue nécessairement) une sorte de légitimité, voire de droit «social» au discours et à la catégorisation sociale des (autres) habitants:

5-1-2-Scénario du «nous» de la dépersonnalisation ou le «nous» dit «neutre»:

Ce second type de «nous» ponctue quant à lui, une bonne partie de la parole des enquêtés; en pourcentage d'utilisation, il figure beaucoup plus que le premier au niveau des discours. Cette fréquence d'usage plus élevée s'explique plus clairement par une récurrence (voire une récursivité) dans l'emploi qui traduit une forme de «ritualisation» dans la formulation discursive⁽²¹⁾. Ce type d'emploi n'ayant à priori pas de signification/projection sociale, il est à ce moment à interpréter (et donc à comprendre dans ce cas précis) comme étant beaucoup plus une formule rituelle voire un tic verbal qui sert uniquement à relayer du discours chez l'enquêté sans épaisseur sociale:

«*Depuis qu'ils sont, comme on dit nous, nés, ils ont habité à Mostaganem (...)*»(B)

«C'est-à-dire puisque c'est des arrivistes, (...) des paysans, comme on dit nous (...) les choses (...) alors quand ils sont venus habiter le quartier (...) nous on dit (...) désordre.»(L)

«Des magasins comme on dit nous, qui sont dans le quartier puisqu'ils nous évitent d'aller en ville.»(A)

«On les remercie profondément(...) comme on dit nous(...) parce qu'ils s'en occupent.»(H)

En s'intéressant ainsi plus particulièrement aux énoncés qui relèvent de ce second type de nous, c'est-à-dire le nous de la «dépersonnalisation», l'analyse du discours nous dit que cet emploi cherche à installer une forme de connivence entre enquêteur et enquêté, ce qu'elle nomme par ailleurs, puisqu'il est compris en termes de consensus, le «nous consensuel ou de la consensualité»⁽²²⁾:

«(...) Disons, disons que...: nous où ce n'est pas le je, mais le vous qui domine: le locuteur parle sous l'autorité de l'enquêteur, ou du moins de l'image qu'il s'en fait.»⁽²³⁾

Ainsi, à la fonction de relais de discours, s'ajoute une seconde fonction qui consiste à gérer du discours dans le sens de se conformer au discours et à la vision de l'enquêteur vu que celui-ci est vu par l'enquêté, comme *donneur* de parole, mais aussi et surtout comme représentant de la norme et du discours légitime.

5-2-Scénario du double pronom «ils» / «on»:

Dans le cas de ces deux pronoms qui nous faisons figurer volontairement ensemble, leur utilisation respective, contrairement aux valeurs attribuées au pronom *nous* (prendre en charge du discours), sert avant tout à entretenir volontairement le flou, voire favorise l'effacement énonciatif du sujet parlant⁽²⁴⁾. Mais la question qui se pose est de savoir si cette forme de gestion de la parole sociale est une simple relégation/rejet de discours, ou bien au contraire traduit-elle un positionnement plus significatif?

Comme le fait remarquer Jeanne-Marie Barbéris, le recours, à titre d'exemple au pronom *ils*, confond volontairement les sources énonciatives en vue de faire passer du discours (en «je») sous les apparences d'un discours en *ils*. Ce scénario «énonciatif», nous le retrouvons dans certaines réponses, où les enquêtés refusaient inconsciemment (ou consciemment d'ailleurs selon également l'orientation de la l'interview), d'assumer ou de prendre en charge du (leur) discours parce que perçu (par eux) comme «blessant», c'est à dire produisant de la stigmatisation, et préféraient ainsi le formuler en *ils* de la confusion ou de la simple dépersonnalisation:

«On dit souvent euhhh(...) des étrangers....enfin euhhh ou plutôt Ils les appellent les arrivistes.» (en parlant des habitants représentés comme «nouveaux» donc pas légitime) (O).

«Assurément on les appelle les arrivistes (...) C'est assuré, des campagnards, des étrangers (...) comme par exemple ceux-là (...) oui, il (relégation énonciative de la suite de l'énoncé) faut pas citer comme on dit nous (...) le nom (auto-censure), je t'ai dis, tu (recherche de consensus) es au courant (...) ceux-là (hésitation) (...) est-ce que le portable enregistre?» (...) ceux-là (répétition, embrayage du discours vers la fin).»(L)

Ici le pronom énonciatif et le contenu du discours, n'étant pas assumés en apparence par les enquêtés, renvoient donc à une autre autorité énonciative: le *on* qui équivaut ici aux *autres*.

Ce renvoi est au préalable motivé par le sentiment qu'éprouve ces enquêtés de livrer un jugement et des stéréotypes perçus comme blessants et fortement péjoratifs à l'encontre de certains/ habitants perçus et/représentés comme nouveaux dans l'espace urbain (la ville).

Ce malaise et cette inquiétude à gérer son propre discours se manifestent à travers une auto-censure pratiquée par la suite à travers l'exemple du dernier énoncé: «(...) oui il faut pas citer le nom...est-ce que le portable enregistre?»⁽²⁵⁾. Ce malaise et cette inquiétude deviennent du coup, plus visibles dans l'avant du discours de cet enquêté par exemple; mais tout de suite après cette auto-censure, le discours est automatiquement (re)pris en charge par le pronom *je*, volonté qui cherche à souligner une responsabilité énonciative par rapport au reste du discours «(...) je t'ai dis, tu es au courant», mais aussi en cherchant à rétablir le contact avec la figure de l'enquêteur qui représente le discours normé, légitime, avec

notamment l'emploi du *tu* qui souligne aussi une recherche de complicité ou de consensus avec ce dernier.

Sur un même plan, un autre fait marquant pointé chez le public des enquêtés interviewés : plus que les personnes interrogées, le cas des personnes qui se sont abstenues (de parole) ou n'ont pas été convaincues par le principe de l'interview, car en effet, Il faut dire que le contact entre moi et les personnes interrogées ne se passait pas toujours de façon optimale; beaucoup d'entre elles ont montré de la réticence à l'égard de notre concept d'enquête et n'ont pas souhaité être citées ni entendues; d'autres ont déclarés n'avoir pas l'habitude de parler ni de répondre à des questions, et se sentaient gênées face à un magnétophone qui enregistrerait leurs paroles; une autre catégorie d'enquêtés affirmait n'être pas intéressées par notre enquête et même ne comprenaient pas l'utilité de leurs réponses.

Ce fait est déjà en soi un corpus intéressant à étudier pour l'analyse du discours d'une part et d'autre part, ce cas particulier nous révèle un/ce malaise à gérer un/son propre discours ou simplement une image (d'enquêté, c'est-à-dire de livreur de parole) ce qui constitue un fait et un indice révélateur (semble-il) chez certains locuteurs algériens d'un état conflictuel ou du moins douloureux vis-à-vis d'abord de leur propre parole, mais également vis-à-vis de leur propre identité sociale mise en scène dans le sens de l'auto-désignation (la désignation de soi) tout autant que dans celui de l'hétéro-désignation (la désignation de l'autre).

Dans certains autres scénarios de discours, le *on* peut également renvoyer au *ils* de la dépersonnalisation:

«*A ce qu'on appelait les citadins, les familles nobles, à ce qu'on appelle les nobles(...)*»(L)

«*Lorsqu'on les voyait...on disait ils sont de la ville, ils sont de la ville* (répétition qui cherche à appuyer l'affirmation).»(L)

En apparence, ce type de *on* peut procéder d'un regard extérieur (et du coup supérieur) par rapport à l'objet du discours qui peut paraître distancé dans les propos des enquêtés au vu de faire passer du discours que ces derniers voudraient neutre et objectif ; mais l'hypothèse la plus plausible est que ce *on* correspondrait en fait au *nous* selon Jeanne-Marie Barbéris: «on disait», réfère en réalité à «nous disons» en servant au passage à faire passer du discours légitime ou perçu comme tel:

«*La solution fusionnelle (on=tout le monde, dont moi) existe aussi. Le flottement entre les différentes références permet de faire passer en contrebande une légitimité en «nous», sous les couleurs d'une légitimité en «ils».*»⁽²⁶⁾

6-Conclure:

Au terme de cette présentation, il apparaît clairement que le recours à différents pronoms de l'énonciation lors d'un exercice d'interview sociolinguistique chez certains locuteurs mostaganémois sert avant tout à faire passer un *type* de discours engagé sur le plan social. Plus techniquement, j'ai assisté, lors des entretiens que j'ai pu réaliser à un continuuel mouvement de «va et vient» du discours, avec une parole qui se donne beaucoup dans le détour et la perpétuelle négociation de mots et de sens en vue de reproduire du socialement acceptable sur fond de jugements nécessairement subjectifs. Plus relativement, il faut dire aussi qu'en interrogeant via ce cas d'étude les frontières du «dire» et du «dit» (Ducrot) sur fond d'entretien(s) j'ai pu observer ce *nécessaire* décalage entre ce que les enquêtés ont «voulu dire» et ce qu'ils ont effectivement «dit» ; décalage d'autant plus nécessaire que l'objet du discours est l'identité citadine dans une ville réputée encore conservatrice et assez traditionnelle encore dans son fonctionnement social.

Sur un plan plus large, le foisonnement énonciatif à l'intérieur d'une seule voix, autorise deux observations finales : d'abord que le postulat (la théorie) d'un sujet authentique qui *parle* (et assume du coup) une seule *voix* n'existe quasiment pas⁽²⁷⁾, qu'il est sans cesse traversé par d'autres sources énonciatives, sources auxquelles il fait appel, paradoxalement, pour faire passer *incessamment* du discours dans un sens ou dans l'autre socialement parlant.

Dans un second temps, la prise de parole chez le locuteur mostaganémois sert avant tout une revendication aussi tacite que déclarée et un positionnement social fortement identitaire

ou produisant de l'identitaire. Cette revendication se trouvant manifestement toujours confinée entre le tic verbal et la prise en charge d'une légitimité socio-identitaire. Le *je mostaganémois* (collectif disons-le) se dédouble ainsi nécessairement de tous les autres pronoms de l'énonciation à la fois et tour à tour, dont il se sert beaucoup au passage, en occultant le plus souvent le *je de référence ou premier*, pour ne plus être à ce moment un/ou bien le sujet *authentique* mais se meut en sujet *pluriel et pleinement* polyphonique.

Références:

- 1-BARBERIS, Jeanne-Marie, (1999), «Analyser les discours, le cas de l'interview sociolinguistique», in L'enquête sociolinguistique, sous la direction de Calvet, Louis-Jean et Pierre Dumont, 1999, (190 p). pp 125-148: 127.
- 2-BARBERIS, Jeanne-Marie, (1999), «Analyser les discours, le cas de l'interview sociolinguistique», in L'enquête sociolinguistique, sous la direction de Calvet, Louis-Jean et Pierre Dumont, 1999, (190 p). pp 125-148:128.
- 3-L'idée qui (pré) suppose que, lors de l'échange verbal, l'enquêteur est toujours vu par l'enquêté, comme le représentant de la norme sociale et du discours légitime.
- 4-Nous rappelons à titre informatif le positionnement de Dominique Maingueneau (1998) qui définit l'Analyse du discours comme une approche qui aurait pour ambition l'étude et l'analyse de tous les énoncés, de toute production verbale «en situation» par opposition à une étude hors-situation. Il revient néanmoins sur cette définition pour l'affiner beaucoup plus, vu qu'en partie cette discipline ne peut prétendre à l'homogénéité (traversée par plusieurs autres disciplines : Sociolinguistique, Ethnographie de la communication, etc.), et nous propose une autre définition plus cadrée: «Regard sur le discours, l'analyse de discours est elle-même un discours, par définition défini par des paramètres spatiaux et temporels» (Maingueneau, 1998: 03).
- 5-BARBERIS, Jeanne-Marie (1999), «Analyser les discours, le cas de l'interview sociolinguistique», in L'enquête sociolinguistique, sous la direction de Calvet, Louis-Jean et Pierre Dumont, 1999, (190 p). pp. 125.
- 6-BARBERIS, Jeanne-Marie (1999), «Analyser les discours, le cas de l'interview sociolinguistique», in L'enquête sociolinguistique, sous la direction de Calvet, Louis-Jean et Pierre Dumont, 1999, (190 p). pp. 125-148:127.
- 7-PÊCHEUX, Michel (1980), cité par BARBERIS, Jeanne-Marie, (1999), «Analyser les discours, le cas de l'interview sociolinguistique», in L'enquête sociolinguistique, sous la direction de Calvet, Louis-Jean et Pierre Dumont, 1999, (190 p). pp 125-148:127.
- 8-Idem, BARBERIS : 128.
- 9- MAINGUENEAU, Dominique (1998), «Les tendances françaises en analyse du discours: compte rendu de la conférence donnée à l'Université d'Osaka le 12 novembre 1998, p 01-03 : 129.
- 10-QUEFFELEC, A, DERRADJI. Y, DEBOV, V, SMAALI-DEKDOUK, D, CHERRAD-BENCHEFRA, Y, (2002), Le français en Algérie, lexique et dynamique des langues, Bruxelles, Editions Duculot, AUF, Derradji, 2002: 36.
- 11-Idem, 2002: 36.
- 12-Ibid: 36-37.
- 13-Ibid.
- 14-C'est-à-dire parlent et comprennent des questions qui leur soient posées en français. Nous tenons à préciser que notre public d'enquêtés n'a pas été «profilé», c'est-à-dire sélectionné au préalable pour ne pas tomber dans cette commodité d'investigation comme le rappelle Philippe Blanchet qui consiste à «se limiter au type d'informateurs que l'on se représente comme symptomatiques de ce que l'on recherche sinon on confirme artificiellement nos idées préconçues». (Blanchet, 2000: p 45).
- 15-Barbérís, 1999: 133.
- 16-Barbérís, Ibid: 133.
- 17-L'Algérie plus spécifiquement prise ici comme exemple d'étude.
- 18-Le «on» à en réalité une valeur de «ils» en arabe dialectal, langue maternelle des enquêtés.
- 19-Le pronom de l'énonciation figure volontairement en caractères italiques pour signaler que, s'inscrivant dans une approche en A.D, il est désormais appréhendé comme un concept opératoire.
- 20-Une bonne partie des enquêtés interviewés avaient mentionné leur nom de famille parmi les noms qu'ils considèrent comme nobles et citadins.
- 21-Un emploi «double» qui intervient systématiquement dans chaque prise de parole de l'enquêté.

22-Barbérís, 1999: 133.

23-Barbérís, 1999: 133.

24-C'est pour cela que ces deux pronoms sont regroupés sous ce chapitre.

25-Enquêté L.

26-Barbérís, 1999:14.

27-Et c'est là l'un des postulats majeurs de l'A.D: «Le linguiste ne peut s'attendre, en analysant les discours, à découvrir un «sujet authentique», un moi sans fard. Le moi des discours est toujours une représentation du moi, qui se définit à la fois par sa différence (il est toujours entrain de se démarquer de son autre), et par son lien à l'autre (il est toujours entrain de le citer). Le «je» n'existe pas sans «tu». La clé de la subjectivité est dans l'intersubjectivité, dans le dialogisme de toute parole. Amour ou haine, attraction ou répulsion, l'Autre est toujours là, dans le discours du Même, quand il parle.» (Barbérís, 1999: 143).

Bibliographie:

1-BARBERIS, J-M, (1999), «Analyser les discours, le cas de l'interview sociolinguistique», in L'enquête sociolinguistique, sous la direction de Calvet, Louis-Jean et Pierre Dumont, (190 p). pp 125-148: 127-128-129-133-140-143.

2-BARBERIS, J-M. (2009), «A la recherche des «voix» du dialogisme», in Cahiers de Praxématique, n 49: p 31.

3-BENAZZOZ, A. (2013), Spatialisation, territorialisation et mode(s) d'appropriation linguistique dans le quartier huppé de La «Pépinère» à Mostaganem, Thèse de Doctorat, Université de Mostaganem, EDAF, (non publiée) 385 p. Pages 305-365. 2013.

4-BILLIEZ, J. MILLET, A., (2001), «Représentations sociales: trajets théoriques et méthodologiques. Dans D. Moore (éd.), Les représentations des langues et de leur apprentissage. Références, modèles, données et méthodes (p.31-50). Paris: Didier, 2001, (p 31-50): p 41.

5-BLANCHET, Ph, (2000), La linguistique de terrain, (méthode et théorie: une approche socio-linguistique, Presses Universitaires de Rennes, 145 p: p 45.

6-BRES, J (1999), «L'entretien et ses techniques», In L'enquête Sociolinguistique, Sous la direction de Louis-Jean Calvet et Pierre Dumont, pp 61-67. p 190.

7-CALVET, L-J. Dumont, Pierre, (1999), L'enquête sociolinguistique, Paris, l'Harmattan, p 190

8- KAUFMANN, J-CL (1999), L'entretien compréhensif, Nathan, Edition, 121 p (p 16).

9-LABOV, W, (1978), Le parler ordinaire, Paris : Éditions de Minuit, 1978, MAINGUENEAU, D, (1998), «Les tendances françaises en analyse du discours», compte rendu de la conférence donnée à l'université d'Osaka le 12 novembre, p 03.

10-MAINGUENEAU, D, (1987), Nouvelles tendances en analyse du discours, Hachette Edition. 1987, p 03-129.

11-MAURER, B, (1999), «Jeu de rôle et recueil de données socio (?) Linguistiques», Université Paul Valéry Montpellier 3, In L'enquête sociolinguistique, sous la direction de Louis-Jean Calvet et Pierre Dumont, Paris, l'Harmattan, p 115-123.

12-QUEFFELEC, A. DERRADJ. Y., «et col», (2002), Le français en Algérie, lexique et dynamique des langues, Bruxelles, Editions Duculot, AUF.